

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pas une rame

Christian Mistral

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60560ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mistral, C. (1991). Pas une rame. *Liberté*, 33(4-5), 224–228.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ENTRE DEUX LIVRES

CHRISTIAN MISTRAL

PAS UNE RAME

Entre deux livres, je n'en fiche pas une rame. De papier, s'entend. Cinq cents feuilles, ça pèse lourd, c'est tout compte fait le poids d'un livre ou deux, et s'il fallait qu'on écrive un livre ou deux entre deux livres, où trouverait-on le temps d'aller pisser? Colette, dit-on, terminait un roman le matin et en commençait un autre après déjeuner. Mais Colette faisait de la rétention d'eau.

Maints écrivains, la plupart en fait, ne se trouvent jamais entre deux livres pour la simple raison qu'ils mènent plusieurs projets de front. Ainsi, quand l'un est bouclé, l'autre est à mi-course et l'on évite l'angoisse de se retrouver tout fin seul avec soi-même.

Personnellement, j'ai plutôt tendance à partager le point de vue de Cendrars pour qui «on n'est pas sur terre pour écrire des livres». C'est évident, il me semble. Il y a tant d'autres choses à faire et, en ce qui me concerne, à ne pas faire.

J'adore ne rien faire du tout. Le sentiment de culpabilité n'est pas *trop* harassant quand on est habitué (surtout, ne dites pas à maman que je suis écrivain, elle me croit pianiste dans un bordel).

Pourtant, mes livres s'écrivent, un par an, je ne sais trop comment, s'écoulant régulièrement du moulin à viande que j'ai dans la tête, comme un filet de sang porcin, gras et luisant. Steinbeck travaillait manuellement le plus clair de l'année, sur un ranch ou un chantier de construc-

tion, ou alors il voyageait avec son caniche Charley. Puis, il s'enfermait dans une chambre d'hôtel et en ressortait avec un roman quelques semaines plus tard. Moi, c'est pareil, sauf pour la partie travail manuel. Et je ne voyage pas non plus. Je n'ai pas de chien.

Rappelez-vous la chanson de Charlebois: *Ent'deux livres tu pourrais faire kekchose, ent'deux livres tu pourrais t'grouiller l'cul!* Ce refrain entêtant ne me quitte pas, entre deux livres; je l'entends jusque dans mon sommeil.

Je prends bien soin de me réserver des jours et des jours avec rien d'autre à faire qu'user tranquillement mon divan. La page blanche, je l'aime quand elle est dans mon agenda. Si, par malheur, quelque engagement m'oblige à le dévierger (ce peut être une rencontre avec des cégépiens ou le lancement du bouquin d'un copain ou une molaire à faire extraire), je m'arrange pour noter autour plein de trucs faciles à expédier (ce peut être mettre une lettre à la poste ou copier une cassette ou dégeler le congélateur), comme ça j'ai l'impression à la fin de la journée d'avoir trimé dur et gagné ma sieste.

J'aime aussi l'angoisse de me retrouver tout fin seul avec moi-même, ça me donne une excuse pour descendre des bières et tenter de la noyer. Et puis, à partir de la sixième canette et jusqu'à la douzième, je trouve mes meilleures idées, mes images les plus fortes, mes métaphores les plus pétées, que je consigne pendant les pubs à la télé sur des rabats de paquets de du Maurier. J'en ai fait ample provision, de ces bouts de carton, avant qu'on n'imprime dessus des formulaires d'opposition à la taxe. Ça m'a tenu occupé. Je bourre ces cartons d'idées, puis je les dépose sur la table de cuisine en mélamine blanche, côté rouge en haut. Ça prend des mois pour couvrir le blanc, même si c'est une petite table, mais je ne peux fumer plus de deux paquets par jour. Enfin, quand la table est pleine et pas avant, j'installe la machine à écrire et je pige au hasard dans ce tapis de cartons rouges, que je retourne à mesure que je les uti-

lise. Là, je ne suis plus entre deux livres, mais ça ne dure pas longtemps: quand la table est blanche à nouveau, le livre est fini.

Pour garder la main d'un titre à l'autre, pour éviter de rouiller en quelque sorte, je recense la littérature étrangère pour les pages culturelles du *Devoir*, je torche des poèmes et des chansons, je publie des nouvelles et je rédige un billet bimensuel pour CBF 690, qui me commande aussi l'occasionnel radio-théâtre, je tiens sporadiquement le journal de mes rêves afin de me constituer un réservoir de matière onirique brute, et je disserte sur tout et je disserte sur rien pour une flopée de revues que mes vues intéressent. Autrement, je n'en fiche pas une rame.

Si l'on excepte le travail de promotion qui entoure obligatoirement la parution d'un roman. Il y a la tournée des médias, de masse ou microscopiques, à Montréal et en province; il y a les entrevues à gogo parce qu'on sollicite soudain votre opinion sur les sujets les plus étonnants (après *Vautour*, la mort était à la mode et j'ai dû refuser une invitation de Radio-Québec pour parler des pré-arrangements funéraires). Il y a la correspondance, les conférences, les colloques, les collèges, les cocktails. Il y a les maisons de la Kultur et les lectures publiques, et les festivals de la parole et les salons du livre. J'arrête, j'ai le vertige. Et dire que j'ai choisi ce boulot pour prendre ça mou. Je n'en fiche pas une rame, mais je rame en sacrement.

On est écrivain sept jours sur sept, seize heures par jour et peut-être même en dormant, qu'on écrive ou qu'on n'écrive pas, c'est un état qu'on ne saurait quitter, un prisme permanent à travers lequel la lumière nous parvenant reflétée par n'importe quel aspect du réel se décompose, pour se réintégrer sur le papier. Écrire, pour l'écrivain, c'est un mal nécessaire, propre à fixer la psychédélisation de sa mémoire fouillée comme un sexe cru jusqu'à l'enflure et le dégorgement. De bon écrivain, je n'en connais aucun qui écrive pour le fun ou à temps partiel. Il

faut bosser, point final, bosser sans relâche dans le continuum créatif, simple et nourricière mixture de mémoire et de lumière décomposée qui fornicquent ensemble. En fait, la littérature s'apparente au sérum amniotique: on flotte dedans et on en mange.

En ce qui touche plus spécifiquement à mon cas, il y a belle lurette que j'ai pris la décision d'alterner œuvres majeures et mineures, ce qui n'implique d'aucune façon un jugement de valeur de ma part mais tient plutôt compte de la tension, de l'extase requises pour les premières, du brouhaha des jeux de formes secouant les secondes. Cette rotation est essentielle à l'équilibre de mes efforts (sans parler de l'importance qu'elle revêt pour le repos, la respiration et la fertilisation du «sol»: on peut fort bien, ainsi, comparer l'écrivain à une terre où se succèdent diverses cultures ponctuées de saines jachères), car je considère toujours le tableau d'ensemble, l'architecture totale dans l'élaboration d'un livre particulier.

Quand un titre est signé, imprimé et vendu, il n'y a plus de revenez-y, la prose est prise, massive et définitive, et ne bougera plus d'un iota. Il s'agit donc d'être raisonnablement sûr de son coup, et d'y mettre le temps, le temps de résoudre les contradictions inhérentes à tout geste artistique, de jongler avec les options et leurs densités respectives, et, si possible, de prévoir les «variations de température» que réserve l'avenir. Car un roman, comme un pont de béton, est soumis au fil des ans et des saisons sociales à des phases de contraction et de dilatation sévères. Si le matériau et ses liants sont bien fondus, bien élastiques et bien riches, le travail durera et on empruntera encore longtemps ce pont, chaque génération pour ses propres raisons et trouvant sa propre rive de l'autre côté.

Quand j'aurai mis la dernière main à ce texte, j'entamerai l'écriture de *Carton-pâte*, prolongement de *Papier mâché*, et n'accepterai plus conséquemment de semblable commande pour les quatre prochains mois. Question de

concentration. C'est qu'il faut accepter de se laisser obséder par son sujet, se livrer à lui, temporairement certes, mais poings et pieds liés. La littérature, quand tout est dit et que les vacances sont finies, on flotte dedans. Et on rame.